

T

Ronan Bouroullec

Trait pour trait



ARCHITECTURE
La villa E-1027
d'Eileen Gray,
chef-d'œuvre restauré

SHOOTING
Le département mode
de la HEAD-Genève
fait son défilé

LITTÉRATURE
Le Bucarest hanté
de l'écrivain
Mircea Cartarescu



PORTRAIT

Au clair de la ligne

STAR DISCRÈTE DU DESIGN CONTEMPORAIN, RONAN BOURULLEC INVESTIT LAVAUX EN SIGNANT LA TOMBE DE SON AMI, PIERRE KELLER. UN PROJET INTIME POUR CET ESTHÈTE RAYONNANT ÉGALEMENT PAR SES DESSINS, SON SOUFFLE VITAL
par Séverine Saas photos: Alexis Armanet pour T Magazine

Tout a commencé par un coup de fil impromptu. Un certain Pierre Keller. «Bonjour, un étudiant m'a parlé de vous. Je suis à Paris, vous déjeunez avec moi?» Intrigué, Ronan Bouroullec accepte l'invitation de cet inconnu dans un restaurant chic de la capitale. Nous sommes à l'aube des années 2000, le designer industriel a moins de 30 ans, mais déjà une solide réputation. Avant d'attaquer le plat principal, le directeur de l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) est emballé. «En regardant son portfolio et en discutant avec lui, Pierre a immédiatement perçu le talent de Ronan. Il a tout fait pour qu'il vienne à l'école», se souvient le designer Francisco Torres, présent lors du repas.

Un mois plus tard, le Français débarque à Lausanne pour donner une conférence à l'ECAL. «Pierre vient me chercher à la gare avec sa grosse voiture et m'emmène chez Girardet, le premier restaurant étoilé de ma vie. Nous mangeons dans la cuisine. A la fin du repas, il balance ses clés à l'un des serveurs pour qu'il m'amène à l'école, alors répartie entre deux sites. Sauf que le serveur se trompe de lieu.» La voix douce et posée de Ronan Bouroullec laisse échapper un rire. Il poursuit. «Lorsque la conférence commence enfin, Pierre déclare aux étudiants, assez dur: «Les vieux, c'est fini. Voici la nouvelle génération de designers qui vont enseigner ici.» Et je suis devenu intervenant régulier à l'ECAL. Le début de dix fabuleuses années de ma vie. Pierre était un homme d'une passion énorme, tout était possible avec lui.»

Aujourd'hui, avec son frère Erwan, son associé, Ronan Bouroullec, 50 ans, compte parmi les designers les plus influents du monde. Des légendes vivantes, diront les fans de ces modestes Bretons aux airs de faux jumeaux. De Weil-am-Rhein (Vitra) à Motta di Livenza (Magis) en passant par Copenhague (Hay), les meilleurs éditeurs de meubles produisent leurs objets à la sensuelle simplicité: chaises aériennes, cloisons mobiles en forme d'algues, luminaires dépouillés. Une poésie conceptuelle qui s'exprime également dans l'espace public. A Paris, on leur doit les fontaines du rond-point des Champs-Élysées ou l'aménagement du parvis de la Bourse de commerce, nouveau temple de l'art dont ils signent aussi l'ameublement intérieur. Mais malgré l'agenda de ministre et la boulimie de projets, Ronan, l'aîné, a toujours soigné son amitié avec Pierre Keller, décédé en 2019. Le jour de l'enterrement, il se voit spontanément confier la conception de la future tombe. «Ronan fait partie de la famille de l'école. Je n'aurais demandé ça à personne d'autre»,

Hyperactif, Ronan Bouroullec aime faire plusieurs choses en même temps. Ici, ses récents bas-reliefs en céramique.

confie l'actuel directeur de l'ECAL Alexis Georgacopoulos, instigateur du projet.

Retardée en raison du covid, l'œuvre a été mise en place en septembre dernier au cimetière de Saint-Saphorin, face au lac Léman. Loin d'être un intouchable autel, la tombe se déploie sur un tapis de pierres blanches destiné à être foulé. En plus d'une stèle en marbre, trône un banc tubulaire en cupro-aluminium, un alliage métallique à l'aspect du bronze. «On peut y regarder le lac et penser à Pierre», précise le designer. Il y a aussi cet élégant lampadaire, dont le cylindre en verre accueillera différents objets ou œuvres d'art. «Il s'agit de veiller Pierre en permanence, tout en perpétuant le mouvement et la vie qui le caractérisaient.»

LE RENARD ET LE HÉRISSEON

Quand il parle, Ronan Bouroullec choisit ses mots avec une extrême précision. Quitte à se reprendre, à interrompre ses phrases d'un silence ou d'un sourire gêné. Comme si le verbe ne permettait pas de restituer la substantifique moelle de sa pensée. Un perfectionnisme qu'il applique naturellement à sa pratique professionnelle. «Ronan est très anxieux avant de





montrer son travail, donc il ne laisse jamais rien au hasard, raconte Didier Krzentowski, fondateur de la prestigieuse Galerie Kreo, à Paris, qui collabore avec les Bouroullec depuis plus de vingt ans. Le doute est probablement sa manière d'aller au bout des choses.»

Un perfectionniste anxieux doublé d'un hyperactif. Installé dans le quartier parisien de Belleville, le studio Bouroullec ressemble à la tanière d'un ogre se nourrissant exclusivement de croquis, de maquettes et d'échantillons en tous genres. Un prototype de chaise par-ci, un projet de signalétique ou de vases en céramique par-là. «J'ai besoin de faire beaucoup de choses en même temps», concède Ronan Bouroullec, visiblement attaché aux corps physiques. «J'aime toucher, m'asseoir, vérifier la douceur d'un matériau ou la précision d'une courbe.» Plus concentré, son frère Erwan, de cinq ans son cadet, se consacre à sa passion pour les nouvelles technologies, l'intelligence artificielle ou la programmation informatique, apprise en autodidacte. Son monde est un écran, son esprit une fenêtre.

«Le renard connaît beaucoup de choses, mais le hérisson connaît une grande chose», aurait écrit le poète grec Archiloque. Ce fragment de fable antique résume parfaitement le tempérament créatif de chaque frère Bouroullec. «Ronan est un renard, il a besoin de renifler, d'explorer plusieurs chemins. Erwan, lui, est heureux de creuser une même idée encore et encore. Cela donne une intéressante combinaison

Sortes de balades méditatives sur papier, les dessins de Ronan Bouroullec échappent à toutes les contraintes professionnelles du designer.

qui nourrit constamment leur travail», métaphorise Rolf Fehlbaum, président émérite de Vitra.

Pendant très longtemps, le renard et le hérisson ont travaillé sur la même table, s'adonnant à une sorte de ping-pong d'idées par dessins interposés. Mais, depuis quelque temps, le second a migré dans un autre terrier, plus minimaliste. Une petite pièce aux murs vierges perchée en haut du bâtiment d'en face, dans la même cour. «Cela n'a rien d'une mise au ban ou d'un exil, prévient Erwan Bouroullec. Il y a entre nous quelque chose de très fusionnel, mais notre relation professionnelle a évolué, heureusement. Nous avons organisé les choses de manière à ce que chacun puisse faire les choses qu'il aime. Nous travaillons aussi sur des projets en solo, une nécessaire respiration. Pas question d'être comme ces groupes de rock dont les membres restent soudés de façon totalement intense et finissent par se consumer dans leur propre énergie.»

VOLUTES

Quand il ne conçoit pas de mobilier ou une place publique, Ronan Bouroullec s'abandonne au dessin libre. Partout, tout le temps. Dans le silence de sa solitude ou au cœur de la rumeur familiale, pendant que sa fille, Mette, 13 ans et demi, déniche des fringues de seconde main sur Vinted. L'essentiel: être loin de son atelier. Sans but et sans contraintes. «Un projet de design est une construction millimétrée qui



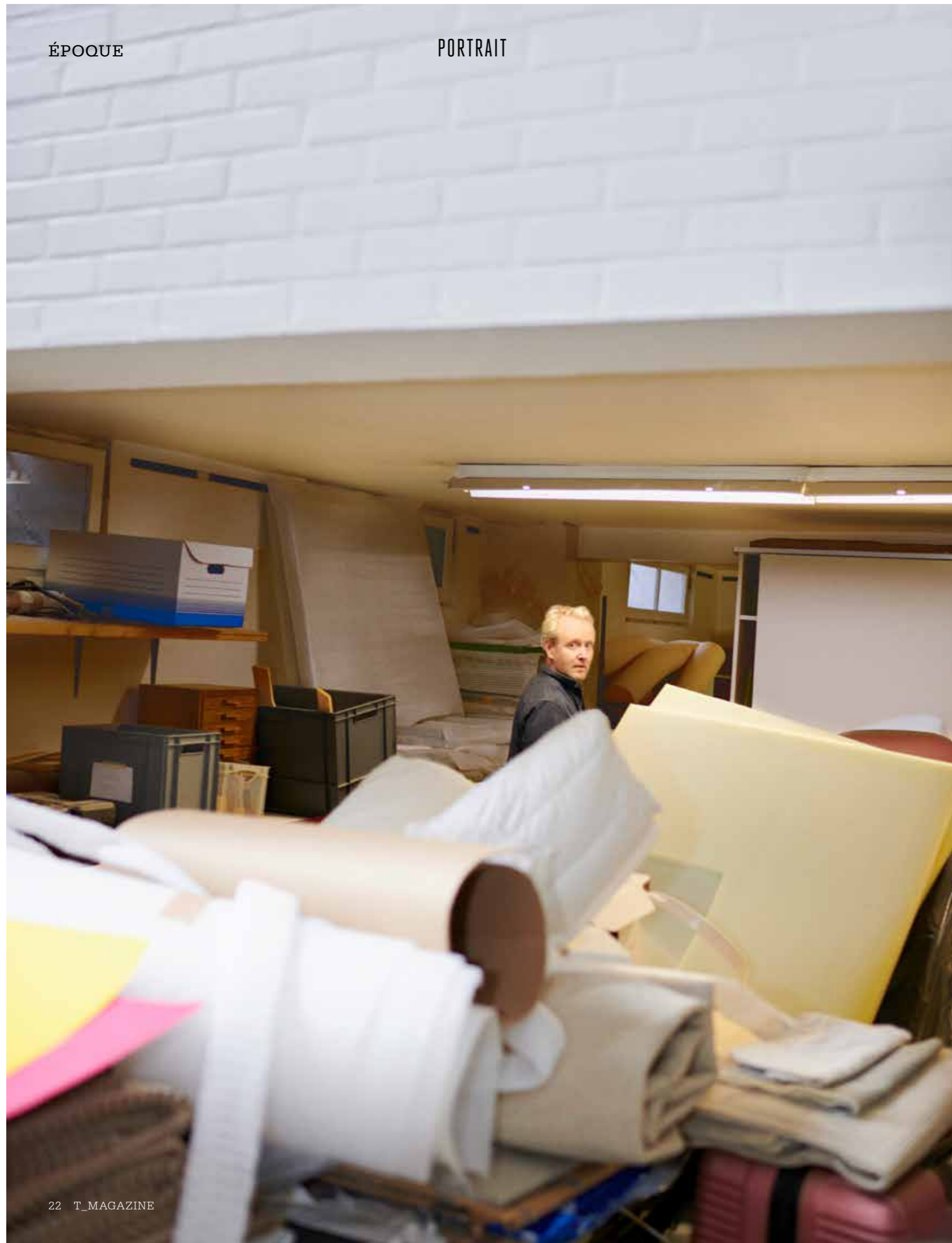
«Vous pouvez
me laisser
quinze jours dans
une pièce avec
un peu d'eau, un peu
de pain, du papier
et des crayons.
Cela me suffit»

Ronan Bouroullec



répond à des questions très claires. Quand je commence un dessin, je ne veux surtout pas savoir ce que je vais faire. Je cherche à conserver une sorte d'innocence, de naïveté.» À coups de feutres japonais ou de stylos-billes, il trace sur papier glacé des lignes ondulantes et fluides, monochromes ou multicolores. Des balades méditatives au gré de ses mouvements intérieurs. «Chaque année, on peut voir apparaître des familles de dessins. Cela montre que Ronan est toujours dans une espèce de recherche. En même temps, ce sont des formes abstraites, chacun peut y voir ce qu'il veut», note Didier Krzentowski.

Chez Kreo, les dessins originaux de Ronan Bouroullec sont vendus entre 10000 et 30000 euros selon les formats. Mais sur les sites spécialisés comme The Wrong Shop, des posters (moins de 100 francs) et des sérigraphies en édition limitée (quatre à cinq fois plus chères) s'arrachent auprès des esthètes globalisés. Un engouement décuplé par Instagram, où le designer tient un journal visuel suivi par plus de 300000 personnes. C'est plus que le Français Philippe Starck, superstar du design (278000), et bien au-delà de Marc Newson, le flamboyant père de l'Apple Watch (28000). «J'adore ce médium. Je suis souvent déçu par la manière dont mes objets sont présentés ou mis en scène dans les magazines ou les boutiques de design. Sur Instagram, je peux montrer mes projets dans des lieux et des atmosphères qui correspondent à ma sensibilité», promet le designer-dessinateur.



«Ronan est un renard, il a besoin de renifler, d'explorer plusieurs chemins»

Rolf Fehlbaum, président émérite de Vitra

Il vient de publier *Janvier* et *Stylo-Bille* (Nieves), deux livrets réunissant de récentes réalisations. «Les réseaux sociaux sont de fixer les choses.» Dans son atelier trônent également des bas-reliefs en céramique, sortes de tableaux de formes colorées, assez proches de ses dessins.

Sur les bancs d'école, le trait à la Ronan Bouroullec fait aussi des émules. «Depuis quelques années, on voit beaucoup de jeunes designers acheter des crayons de couleur et faire des croquis naïfs et abstraits, relate le directeur de l'ECAL Alexis Georgacopoulos. Évidemment, Ronan n'a pas l'exclusivité de ce style, mais je crois que c'est en grande partie son influence. On ne s'attendait pas du tout à cela, surtout à l'ère de l'image 3D. De plus, rares sont les designers industriels à présenter des dessins en tant qu'œuvres en soit.»

LA LUMIÈRE AU BOUT DU TUNNEL

Depuis son plus jeune âge, Ronan Bouroullec dessine comme il respire. Né en 1971 à Quimper, en Bretagne, il grandit dans un petit hameau à quelques jets de pierre de la ville. Autour de la ferme familiale, une campagne arborée, «très bucolique». Des vaches mais pas de voisins, ni d'amis. «Mes parents étaient un peu inquiets parce que je parlais très peu, j'étais dans mon monde», raconte le designer. Arrivent un feutre, du papier... Plus qu'un hobby, griffonner tient alors du compagnonnage. «Aujourd'hui encore, vous pouvez me laisser quinze jours dans une pièce avec un peu d'eau, un peu de pain, du papier et des crayons, cela me va. Dessiner a toujours été un grand bonheur.» Sa mère est professeure-infirmière, son père dirige la sécurité sociale de Quimper. Une France «moyenne» où l'on fait les choses par soi-même, avec des assemblages simples. «Mon père a un grand sens du bricolage. Il a toujours tout fabriqué. Si le cannage d'une chaise était abîmé, il allait apprendre comment le refaire.»

À l'école, c'est «l'ennui absolu». Un ex-cancré, le brillant Bouroullec? «Je n'étais pas nul. J'aurais préféré, ça aurait été plus intéressant. J'étais juste un élève moyen. Tout cela manquait de sens à mes yeux. De beauté et de plaisir aussi. Se lever à 7 heures du matin pour aller faire des maths sous un éclairage au néon, quelle idée terrible», s'offusque-t-il encore. Vers l'âge de 15 ans, il intègre une formation en arts appliqués à Quimper. En parallèle aux cours barbant, il découvre la photo, le graphisme, le design, aime l'idée de

Ronan Bouroullec dans son atelier, situé dans le quartier parisien de Belleville.

pouvoir reproduire une bonne idée avec un bon objet. Les professeurs sont «extraordinaires». Le lycéen voit enfin la lumière. «J'ai l'impression que ma carrière a commencé à ce moment-là. C'est comme si j'étais monté dans un train qui ne s'est plus jamais arrêté.»

À Paris, où il poursuit ses études, Ronan Bouroullec n'a pas encore décroché son diplôme de l'École nationale supérieure des arts décoratifs qu'il dessine des objets pour lui. À 19 ans, il participe à des expositions et commence à se faire remarquer par ses pairs et quelques médias. Très vite, il ouvre son propre studio. Faire les choses par soi-même, toujours. «Je n'ai jamais eu à travailler pour personne, ce qui est une chance. Ensuite, j'ai eu un super assistant qui était mon frère, et que je ne payais pas pendant quelques années», rigole-t-il. Tout juste sorti d'une école d'art à Cergy-Pontoise, Erwan B. cherchait, lui, une échappatoire à la solitude de la pratique artistique. Grâce à son talent, le cadet prend de plus en plus d'importance dans le travail de son frère, qu'ils signent un jour à deux. Ronan et Erwan deviennent «les Bouroullec». Le secret de leur complicité? Eux-mêmes l'ignorent. «On ne s'est jamais dit qu'on travaillait ensemble, ça s'est fait sans qu'on s'en rende vraiment compte. Peut-être parce que nous sommes frères», avance Erwan Bouroullec.

DESIGN OR NOT DESIGN

Si son nom est à jamais accolé à la création d'objets et d'espaces qui reformulent les usages de façon visionnaire, Ronan Bouroullec a développé une allergie au terme design. «C'est devenu un mauvais adjectif. Quand on parle d'objet design, c'est en général le pire du groupe, celui qui est un peu étrange, en plastique transparent et vendu dans une boutique de musée, ironise-t-il à moitié. Pour moi, le design une discipline qui a toujours existé, c'est-à-dire l'imagination, l'invention, la fabrication de tout ce qui n'a pas poussé naturellement sur cette terre», détaille cet esthète, qui considère que ces cinquante dernières années ont accouché d'objets «d'une grande laideur».

Mais alors, qu'est-ce que le bon design? «Ce sont des objets qui procurent du bonheur, des objets qui remplissent bien leur fonction et sont capables de traverser les époques. Quand j'en dessine un, je me demande toujours quel aspect il aura quand il sera abîmé, élimé, si sa couleur et sa forme seront toujours pertinentes dans dix, vingt, trente ans.» Ronan Bouroullec ou la quête de la beauté éternelle. ■